



HAL
open science

La santé sexuelle, point aveugle de l'histoire foucauldienne de la sexualité

David Simard

► **To cite this version:**

David Simard. La santé sexuelle, point aveugle de l'histoire foucauldienne de la sexualité. *Materiali Foucaultiani*, 2019, Vie, violence, pouvoir. Figures et frontières de la biopolitique, VIII (15-16), pp.113-129. hal-03547188

HAL Id: hal-03547188

<https://hal.u-pec.fr/hal-03547188v1>

Submitted on 28 Jan 2022

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

La santé sexuelle, point aveugle de l'histoire foucauldienne de la sexualité

David Simard

Dans l'historiographie de la sexualité, deux prismes ont occulté la genèse du concept de santé sexuelle : celui de l'Organisation mondiale de la santé (OMS), et celui de l'histoire foucauldienne de la sexualité. Dans les années 1970, l'OMS a institutionnalisé le concept de santé sexuelle, en en formulant de premières définitions officielles. Il s'est agi dans le même temps d'une réappropriation du terme « santé sexuelle » par la sexologie dite « médicale » promue au sein de l'OMS par les sexologues italiens installés à Genève, Willy Pasini et Georges Abraham, alors que ce terme était plutôt utilisé depuis le début du XX^e siècle par les courants néo-malthusiens anglo-américains de contrôle des naissances et de planification familiale, et les militantes et militants de l'hygiène et de l'éducation sexuelles. Cette ancienneté a été ignorée par l'historiographie de la santé sexuelle, qui s'en est tenue à circonscrire son émergence à son institutionnalisation par l'OMS. Elle a également été occultée, ainsi que son institutionnalisation, par le travail d'historicisation de la sexualité entrepris par Michel Foucault, alors même que celui-ci a proposé une généalogie de la sexualité dans les années où l'OMS définissait la santé sexuelle.

Dans les pages qui suivent, nous allons d'abord mettre en évidence comment le prisme de l'OMS a été mis en œuvre et en quoi il s'avère réducteur pour retracer la genèse du concept de santé sexuelle. Nous proposerons ensuite des hypothèses pour comprendre pourquoi l'historiographie foucauldienne a ignoré cet aspect de l'histoire non seulement de la sexualité, mais plus précisément de tout un pan des productions de la *scientia sexualis*. Nous terminerons en montrant que l'une des conséquences majeures de l'orientation foucauldienne est d'avoir conduit les historiens de la santé sexuelle à rabattre cette dernière sur le champ de la médicalisation de la sexualité, alors qu'il s'agit, selon nous, de sa sanitarisation.

Le prisme de l'OMS : occultation de 150 ans d'histoire

À la fin des années 1990, la militante féministe brésilienne Sonia Corrêa a retracé le développement et la légitimation des usages des termes de « santé reproductive », « santé sexuelle », « droits reproductifs » et « droits sexuels » par des institutions telles que l'OMS et la Fédération internationale de planification familiale (International Planned Parenthood Federation – IPPF) d'un côté, et les groupes militants du mouvement international pour la santé des femmes de l'autre¹. Dans une perspective féministe, l'auteure a mis en lumière la manière, non sans tensions internes, dont ces concepts ont été agencés entre eux, et comment le domaine de la santé et celui du droit ont été articulés.

À sa suite, la sociologue américaine Ilsa L. Lottes a rédigé le premier chapitre d'un ouvrage sur les nouvelles perspectives sur la santé sexuelle, en se concentrant plus spécifiquement sur « l'origine, la signification et l'utilisation du terme "santé sexuelle"² ». Selon elle, les quatre termes étudiés par Corrêa étaient relativement récents dans les discours locaux, régionaux, nationaux et internationaux, et « leur utilisation a émergé principalement au cours des trois dernières décennies³ ». Elle précise : « Les termes "santé sexuelle" et "bien-être sexuel" peuvent être trouvés dans les documents de l'OMS des années 1970 et 1980⁴ ». L'angle d'approche militant et institutionnel, dans une démarche de promotion des droits des femmes au niveau international, tend alors à focaliser l'attention sur la dynamique lexicale au sein des Nations Unies. Cet angle, de fait, borde le recul historique sur le concept de santé sexuelle aux occurrences du terme dans ce corpus spécifique et limité dans le temps.

S'appuyant sur les travaux de Corrêa et Lottes, d'autres auteur·e·s n'ont envisagé l'histoire du concept de santé sexuelle, adossé à l'usage du terme, qu'à partir des années 1970. C'est le cas par exemple chez le psycho-

¹ S. Corrêa, *From reproductive health to sexual rights: achievements and future challenges*, « Reproductive Health Matters », vol. 5 (1997), n. 10, p. 107-116.

² Ilsa L. Lottes, « New Perspectives on Sexual Health », in I. Lottes, O. Kontula (dir.), *New Views on Sexual Health: the Case of Finland*, Helsinki, The Population Research Institute, 2000, p. 7. Ici et dans les pages qui suivent, les traductions en français de références en anglais sont les nôtres.

³ *Ibidem*.

⁴ *Ibid.*, p. 13.

sociologue Alain Giami en France⁵, chez le psycho-sociologue néerlandais Theodorus G. M. Sandfort et la psychologue clinicienne allemande Anke A. Ehrhardt⁶, ou, aux États-Unis, chez le psychologue Weston M. Edwards et le sexologue Eli Coleman⁷. Récemment encore, les sociologues américains Steven Epstein et Laura Mamo ont circonscrit leurs recherches lexicographiques dans différentes bases de données bibliographiques anglophones à la période 1970-2014⁸. Au mieux, ces auteur.e.s signalent rapidement certains emplois du terme de « santé sexuelle » quelques années avant que l’OMS ne s’en empare, comme chez le sexologue Georges Valensin en 1964⁹, chez le vétérinaire Erik Blom en 1965, ou chez la médecin Mary Steichen Calderone en 1968¹⁰.

Mais, en procédant également à une recherche lexicographique sur une période de temps beaucoup plus importante¹¹, nous avons retrouvé de multiples occurrences de « santé sexuelle » dans différentes langues, dès la première moitié du XIX^e siècle jusque dans les années 1960. Si celles-ci sont d’abord parcimonieuses, leurs usages ne sont cependant pas fortuits quant aux aires culturelles et aux courants de pensée dans lesquels on les retrouve. Les aires culturelles que nous avons identifiées dès le XIX^e siècle sont anglo-américaines, et, dans ces espaces géo-culturels, les courants de pensée sont principalement ceux de l’hygiénisme vitaliste et protestant de la réforme sanitaire orientée par une approche domestique et de *self-help* de l’hygiène, de la phrénologie, de la réforme d’hygiène sociale, et des cou-

⁵ A. Giami, *Sexual Health : The Emergence, Development, and Diversity of a Concept*, « Annual Review of Sex Research », vol. 13 (2002), n. 1, p. 1-35.

⁶ T. G. M. Sandfort et A. A. Ehrhardt, *Sexual health: A useful public health paradigm or a moral imperative?*, « Archives of Sexual Behavior », vol. 33 (2004), n. 3, p. 181-187.

⁷ W. M. Edwards et E. Coleman, *Defining Sexual Health: A Descriptive Overview*, « Archives of Sexual Behavior », vol. 33 (2004), n. 3, p. 189-195.

⁸ S. Epstein et L. Mamo, *The proliferation of sexual health: Diverse social problems and the legitimization of sexuality*, « Social Science & Medicine », vol. 188 (2017), p. 176-190.

⁹ G. Valensin, *Santé sexuelle*, Paris, La Table Ronde, 1964. Cité par A. Giami et P. de Colomby, *Profession sexologue ?*, « Sociétés contemporaines », vol. 1 (2001), n. 41-42, p. 42.

¹⁰ E. Blom, *The history of artificial insemination in Danish cattle breeding with special regard to its influence on improved sexual health control*, « The Veterinarian », vol. 3 (1965), n. 4, p. 243-248 ; M. S. Calderone, *Sexual health and family planning. The Seventh Annual Bronfman Lecture*, « American Journal of Public Health and the Nations Health », vol. 58 (1968), n. 2, p. 223-231. Cité par T. G. M. Sandfort et A. A. Ehrhardt, *op. cit.*, p. 182.

¹¹ D. Simard, *La Santé sexuelle, genèse et usages d'un concept. Étude d'épistémologie historique, XIX^e-XXI^e siècles*, Thèse de doctorat, Université Paris Est, Créteil, 2019.

rants de contrôle des naissances et de planification familiale. Les auteur.e.s qui utilisent le terme de « santé sexuelle » au sein de ces courants sont notamment James Caleb Jackson, John Harvey Kellogg (tous deux s'inscrivant dans la suite du pasteur presbytérien Sylvester Graham, mêlant santé, sexe et régime alimentaire¹²), Orson Squire Fowler, Maurice Bigelow, Catherine Gasquoine Hartley, George Drysdale, ou encore Calderone, déjà citée ci-dessus. À ces usages s'ajoutent ceux que l'on retrouve en France au début du XX^e siècle dans la mouvance protestante dénonçant le réglementarisme en matière de prostitution, inspirée de Grande Bretagne et de Josephine Butler¹³ – en particulier chez Louis Fiaux, connu pour ses critiques de la police des mœurs¹⁴ et membre de la Commission extra-parlementaire du régime des mœurs créée par Émile Combes.

Il ne s'agit pas ici de rentrer dans les détails de ces usages du terme de « santé sexuelle » et des diverses significations qui lui ont été attribuées depuis les années 1820¹⁵ jusqu'aux années 1960¹⁶. Nous pouvons cependant souligner les points saillants et communs aux usages de ce terme au XIX^e siècle. Ce qui rassemble ces discours réside dans l'assemblage d'une physiologie vitaliste et d'une éthique protestante utilitariste. Il s'agit donc d'un courant hygiéniste spécifique, qui constitue par ailleurs un foyer de développement des médecines dites alternatives. C'est dans ce courant que l'on retrouve la plupart des usages du syntagme de « santé sexuelle » au XIX^e siècle.

Tout en concevant la santé comme l'absence de maladie, ces discours lui associent les formes de positivités que sont la vie comme vigueur,

¹² S. Graham, *A Lecture to Young Men on Chastity. Intended Also for the Serious Consideration of Parents and Guardians*, 2nd ed., Boston, Light & Stearns, Crocker & Brewster, 1837. Voir S. Nissebaum, *Sex, Diet, and Debility in Jacksonian America: Sylvester Graham and Health Reform*, Westport/London, Greenwood Press, 1980.

¹³ Le mouvement pour l'abolition du réglementarisme en Grande Bretagne a vu le jour à la suite de l'instauration des *Contagious Diseases Acts* – réglementation de la prostitution dans certaines villes et certains ports où se trouvaient des garnisons militaires, afin d'éviter la propagation des maladies vénériennes. Ces *Acts* étaient eux-mêmes d'inspiration française.

¹⁴ Voir notamment L. Fiaux, *Un Nouveau régime des mœurs. Abolition de la police des mœurs, le régime de la loi*, Paris, Félix Alcan, 1908.

¹⁵ La première occurrence que nous avons identifiée se trouve dans A. Clarke, *An Essay on Diseases of the Skin : containing Practical Observations on Sulphureous Fumigations, in the Cure of Cutaneous Complaints, with Cases*, London, Henry Colburn, 1821.

¹⁶ Pour une étude détaillée, voir D. Simard, *La Santé sexuelle*, *op. cit.*

énergie ou force, ainsi que le bonheur et le bien-être. Le vitalisme est ici optimiste, et l'intérêt que porte le protestantisme à la vie terrestre se traduit par un eudémonisme cadré par la tempérance. Le bonheur est une conséquence due au respect de ce que les auteurs appellent les « lois de la vie », établies par la physiologie, qui sont congruentes, sinon superposables, à ce qu'ils appellent les « lois de la santé »¹⁷. La préservation de la santé sexuelle consiste alors dans le réglage des conduites sexuelles sur les lois de la physiologie sexuelle. Cette osmose des conduites et des lois de la nature est précisément ce qui s'appelle l'hygiène. La multiplication des auteurs employant le terme de « santé sexuelle » depuis le XIX^e siècle met en évidence le rétrécissement de la perspective historique que représente le prisme de l'OMS pour l'étude de l'histoire du concept de santé sexuelle, qui se voit ainsi amputée d'au moins un siècle et demi. La phase d'institutionnalisation de la santé sexuelle en santé publique au niveau international ne représente que le dernier quart de cette histoire.

En outre, de nombreux éléments trouvent un nouvel éclairage par une remise en perspective historique qui permet de montrer l'importance aussi bien du vitalisme et des médecines alternatives, de l'éthique protestante, du méliorisme éducatif ou de la question du contrôle des naissances dans l'histoire du concept de santé sexuelle, qui a principalement été une histoire anglo-américaine pendant 150 ans¹⁸. Ces éléments sont : 1) la dimension holistique et positive que donne l'OMS à la santé sexuelle – état de bien-être physique, émotionnel, mental et social relatif à la sexualité¹⁹ – en regard de l'emploi qui en est fait dans le champ biomédical de la médecine sexuelle ; 2) les références à une éthique de la responsabilité individuelle qui lui sont particulièrement associées dans certains de ses usages contemporains ; 3) l'angle éducatif des premiers travaux de l'OMS sur la santé sexuelle ; 4) les tensions entre le monde de la sexologie et celui de la planification familiale dans les années 1970 au cours des travaux de l'OMS.

¹⁷ Voir par exemple S. Graham, *op. cit.*, p. 25, 362 ; J. C. Jackson, *How to Treat the Sick Without Medicine*, Austin, Dansville, Jackson & Co., 1870, p. 12, 28, 292.

¹⁸ Voir D. Simard, *La Santé sexuelle, op. cit.*

¹⁹ World Health Organization, *Defining Sexual Health: Report of a Technical Consultation on Sexual Health, 28-31 January 2002, Geneva*, WHO, Geneva 2006, p. 5.

L'absence de la santé sexuelle dans la 'scientia sexualis' foucauldienne

L'étude de la genèse du concept de santé sexuelle permet de souligner l'importance de celle-ci dans l'histoire de la sexualité depuis le XIX^e siècle. Or, force est de constater que l'historiographie de la sexualité a ignoré ce pan de son histoire, pour la réduire au dernier demi-siècle. Mais si le prisme de l'OMS permet de comprendre comment cette occultation de la part de chercheuses et chercheurs qui travaillent sur l'histoire du concept de santé sexuelle a été possible, il ne permet pas de rendre compte du fait qu'un auteur comme Foucault ait fait l'impasse non seulement sur cette histoire, mais aussi sur l'institutionnalisation de ce concept au moment où il donnait ses cours sur les *Anormaux* et où il publiait *La Volonté de savoir*.

Plusieurs hypothèses convergentes peuvent être formulées pour l'expliquer. En premier lieu, il existe une continuité entre la production des discours de psychopathologie sexuelle en France et dans l'aire germanique au XIX^e siècle, et tout un pan des études historiographiques sur la sexualité depuis la seconde moitié du XX^e siècle. Ces dernières se sont principalement concentrées sur le versant psychopathologique de la production des discours sur le sexe, dont le concept organisateur est celui de perversion sexuelle, avec ses déclinaisons lexicales (« déviation de l'instinct sexuel », « aberration sexuelle », « perversion de l'instinct génésique », « perversion de l'instinct sexuel » ...). C'est le cas aussi bien en Europe qu'aux États-Unis, avec en particulier Foucault et Arnold Davidson²⁰, mais aussi Georges Lanteri-Laura²¹ ou, plus récemment, Julie Mazaleigue-Labaste²².

L'angle d'approche dans l'historiographie de la sexualité est ainsi massivement celui de la *psychopathia sexualis* et de l'anormalité, ce que Davidson a traduit, dans le cadre d'une démarche archéologique d'inspiration foucauldienne, par le concept de « style de raisonnement psychiatrique »²³.

²⁰ A. I. Davidson, *L'émergence de la sexualité. Épistémologie historique et formation des concepts*, Paris, Albin Michel, 2005.

²¹ G. Lanteri-Laura, *Lecture des perversions. Histoire de leur appropriation médicale*, Paris, Economica, 2012.

²² J. Mazaleigue-Labaste, *Les Déséquilibres de l'amour. La genèse du concept de perversion sexuelle de la Révolution française à Freud*, Montreuil-sous-Bois, Ithaque, 2014.

²³ A. I. Davidson, « Styles de raisonnement : de l'histoire de l'art à l'épistémologie des sciences », in Id., *L'émergence de la sexualité*, Albin Michel, Paris 2005, p. 217-243.

L'abord pathologique qui a structuré les discours médicaux est aussi celui qui a structuré nombre des recherches en histoire de la sexualité. Nous verrons plus loin que, chez Foucault en particulier, ceci n'est pas dû qu'à l'objet d'étude, mais plus fondamentalement à une manière de voir commune entre les discours de psychopathologie sexuelle et les études foucauldienne sur ces discours.

On trouve cependant des études sur des discours traitant plutôt de la sexualité dite « normale » du milieu du XVIII^e siècle au XIX^e siècle, ceux de l'hygiène conjugale ou du mariage et de l'amour conjugal, qui mêlent santé et sexe. En France, l'historien Alain Corbin et l'historienne Sylvie Chaperon se sont particulièrement intéressés à ces discours²⁴. Mais ceux-ci se rapprochent par plusieurs aspects des discours de la psychopathologie sexuelle, notamment sur deux points que nous allons développer dans notre étude sur Foucault : un vitalisme hanté par la mort, et un recours aux techniques de l'aveu issues de la confession chrétienne, dans le cadre d'une anthropologie qui articule de manière spécifique le sujet à sa vérité. Dans le champ des discours sur la sexualité « normale », ceux de santé sexuelle qui se sont développés à partir du XIX^e siècle se distinguent alors non seulement par le fait d'employer le syntagme de « santé sexuelle », mais aussi sur le plan conceptuel et quant à la manière de voir le sexe et sa place dans la vie humaine.

L'écart entre la manière de voir de ces discours et celle de la psychopathologie sexuelle serait, selon notre hypothèse, un élément déterminant pour rendre compte du fait que les discours de santé sexuelle constituent un point aveugle des études foucauldienne sur les productions discursives et techniques dans le champ de la *scientia sexualis*, qui s'est trouvé réduit aux discours et techniques de l'anormalité sexuelle.

Le vitalisme comme « mortalisme » anti-humaniste chez Foucault

Pour autant, Foucault n'ignorait pas les discours de la sexualité normale et positive. Mais il ne les a pas pris au sérieux, pour des raisons

²⁴ A. Corbin, *L'Harmonie des plaisirs. Les manières de jouir du siècle des Lumières à l'avènement de la sexologie*, Paris, Flammarion, 2010 ; S. Chaperon, *Les Origines de la sexologie (1850 - 1900)*, Paris, Payot & Rivages, 2012.

qui tiennent, selon nous, à sa position concernant l'anthropologie et l'humanisme, influencée par une sensibilité au tragique prononcée. Foucault a bien traité de la sexualité normale et de la physiologie sexuelle. Il l'a fait dans les cours qu'il a donné dans les années 1960 à Clermont Ferrand et à Vincennes²⁵. Cependant, l'usage qu'il fait des discours biologiques répond à une fonction précise, soulignée par l'éditeur de ces cours, Claude-Olivier Doron : fournir « une vérité qui blesse mortellement le narcissisme du sujet humain et remet en cause le primat accordé à l'individu-sujet souverain »²⁶. Cette fonction est la même que celle que Foucault attribue à l'époque à la psychanalyse, autre discours produisant un savoir sur la sexualité. Tout comme la psychanalyse, la biologie met en effet l'humain face à sa finitude et à ses limites. Au tournant du XIX^e siècle, c'est, selon Foucault, sous l'égide de la mort que la vie fut objet de science.

Déjà dans *Naissance de la clinique*, Foucault affirme qu'avec Bichat, la vie, la maladie et la mort constituent « une trinité technique et conceptuelle », un triangle « dont le sommet supérieur est défini par la mort »²⁷. Cette prévalence de la mort peut être retrouvée dans la définition que Bichat a donnée de la vie : « *la vie est l'ensemble des fonctions qui résistent à la mort* »²⁸. C'est aussi par l'ouverture de cadavres que l'anatomo-pathologie éclaire la vie et la maladie. À tel point que ceci conduit Foucault à considérer que le vitalisme de Bichat « apparaît sur fond de ce “mortalisme” »²⁹. Autrement dit, la vie comme positivité objet de science est conçue à partir de sa négativité, la mort, et c'est, selon Foucault, ce qui fonde la médecine et la biologie modernes. Nous sommes là à l'opposé de l'usage positif du vitalisme opéré par l'hygiénisme américain au XIX^e siècle, pourtant également inspiré de Bichat³⁰, mais réapproprié d'une façon plus optimiste.

La biologie de la sexualité a donc globalement pour Foucault la fonction d'introduire de la discontinuité, de la limite, et finalement une

²⁵ M. Foucault, *La Sexualité. Cours donné à l'université de Clermont-Ferrand (1964)* suivi de *Le discours de la sexualité. Cours donné à l'université de Vincennes (1969)*, Paris, Gallimard-Le Seuil-EHESS, 2018.

²⁶ C.-O. Doron, « Situation des cours », in M. Foucault, *La Sexualité*, p. 253.

²⁷ M. Foucault, *Naissance de la clinique*, PUF, Paris 2009, p. 202.

²⁸ X. Bichat, *Recherches physiologiques sur la vie et la mort*, Paris, Brosson, Gabon et C^{ie}, 1800. Souligné par l'auteur.

²⁹ M. Foucault, *Naissance de la clinique*, *op. cit.*, p. 204.

³⁰ Voir S. Nissenbaum, *op. cit.*, p. 60.

forme de blessure anthropologique. Pour en saisir le sens, il faut resituer le propos dans le cadre de la querelle de l'humanisme des années 1960 en France, au sein de laquelle Foucault propose, selon les termes de Philippe Sabot, « une analyse historique et critique du dispositif anthropologique de la modernité, en tant que ce dispositif anthropologique est conditionné par le déploiement d'une "analytique de la finitude" »³¹.

Pour Foucault, l'humanisme désigne en effet la réaction à la blessure infligée à l'être humain et qui essaie de compenser « la structure épistémologique de la biologie », en maintenant une forme de continuité par le refus de voir dans la mort une limite absolue et infranchissable de l'individu, ainsi que de voir dans la sexualité autre chose que l'amour et la reproduction, ou encore dans l'histoire autre chose que la continuité de la conscience³². Contre cette illusion humaniste, le positionnement de Foucault relativement à la sexualité positive et normale est résumé dans cette phrase extraite de son cours à Clermont Ferrand, cours sur les perversions : « la sexualité dans sa forme positive est loin d'être une notion, ou une conduite, ou [une] expérience, immédiate »³³. Il est tout à fait significatif que ce soit avec les *Trois essais sur la théorie sexuelle* de Freud qu'il date l'apparition de « la notion positive de sexualité », pour en dire ceci : « La sexualité dans sa positivité normale n'est que le résultat d'un ensemble de composantes partielles qui, prises isolément et dans leur ordre de succession, apparaissent comme autant de perversions »³⁴.

Autrement dit, en référence à la théorie freudienne des pulsions partielles, ce sont les perversions qui sont premières dans la formation de la sexualité normale, et Foucault commence son cours sur celles-ci en ces termes : « L'analyse de la sexualité ne s'est faite qu'à partir des perversions. [...] On a tendance à croire que la perversion n'était qu'une déviation, une inflexion, une forme dérivée de la sexualité normale ; celle-ci aurait été connue d'abord ; [...] En fait, c'est tout le contraire qui s'est passé : on a connu les perversions avant la sexualité »³⁵. Ainsi, la sexualité normale, la

³¹ Ph. Sabot, *De Kojève à Foucault. La « mort de l'homme » et la querelle de l'humanisme*, « Archives de Philosophie », vol. 72 (2009), n. 3, p. 524-525.

³² M. Foucault, *La Sexualité*, op. cit., p. 175.

³³ *Ibid.*, p. 62.

³⁴ *Ibidem.*

³⁵ *Ibid.*, p. 61.

sexualité positive, objet privilégié de l'humanisme, est renvoyée aux illusions de celui-ci, pour donner la prééminence à l'anormalité sexuelle, qui a été l'objet de son historiographie de la sexualité moderne. Cependant, même si l'on n'adhère pas à l'anthropologie humaniste, il n'en reste pas moins que les discours hygiénistes de santé sexuelle, qui constituent un pan important des discours sur la sexualité normale, ont été produits tout au long du XIX^e siècle, et que ceux-ci prétendaient être scientifiquement fondés. Les discours de santé sexuelle relèvent donc, à notre sens, de la *scientia sexualis*. On peut bien sûr discuter de leur prétention scientifique, surtout que, comme nous l'avons signalé plus haut, ces discours appartenaient au foyer des médecines dites alternatives. Mais ces dernières se positionnaient contre la médecine dite orthodoxe, qui, au tournant du XIX^e siècle, se caractérisait par ses échecs à soigner, et reposait sur des systèmes philosophiques déductivistes, dénoncés comme fondés sur un rationalisme spéculatif et métaphysicien, conduisant à pratiquer la saignée et à utiliser le mercure. Les médecines alternatives se prévalaient d'un éclectisme empiriste, procédant par induction, et selon lequel tout ce que l'expérience semblait valider comme efficace pouvait être utilisé.

L'orientation hygiéniste entendait en outre intervenir en amont de la survenue des maladies, sur les modes de vie, plutôt que d'avoir à prendre le risque de l'échec en cherchant à les soigner une fois contractées. Ainsi, plutôt que de considérer l'histoire des sciences à l'aune de critères contemporains de scientificité qui conduiraient à exclure de celle-ci les médecines alternatives et les discours de santé sexuelle – mais aussi bien la médecine dite orthodoxe de la fin du XVIII^e siècle –, nous considérons, selon une méthode qui entre en résonance avec les *Science and Technology Studies*, que ces productions en font partie et qu'elles sont des éléments constitutifs des controverses qui ont fait l'histoire des sciences³⁶.

³⁶ Outre le fait de considérer la production des savoirs scientifiques comme conditionnés par des facteurs politiques, sociaux et culturels, les études des sciences et technologies intègrent dans le champ de cette production les savoirs profanes et, plus largement, ceux qui ne sont pas considérés comme ayant une valeur scientifique probante. De notre point de vue, ces savoirs, si l'on entend par là la production de discours et de pratiques qui se présentent comme scientifiques (portés par exemple par des médecins), et dans la mesure où ils structurent ou ont structuré des controverses dans un champ scientifique donné – ici la science sexuelle –, font partie de l'histoire de ce champ, quelle que soit effectivement leur valeur scientifique, aussi bien rétrospective qu'actuelle.

L'histoire de la sexualité hors des techniques de l'aveu

L'opposition entre l'éclectisme des médecines alternatives et de l'hygiénisme empiriste d'une part, et la médecine orthodoxe métaphysicienne d'autre part, traduit en outre une opposition entre le protestantisme et le catholicisme. Le système déductif instaure en effet une hiérarchie entre un ensemble de dogmes, tandis que l'éclectisme refuse ce rapport hiérarchique, tout comme le protestantisme a refusé l'autorité de l'Église. Dans son livre *Medical Protestants: the Eclectics in American Medicine*, l'historien de la médecine américain John Haller cite le médecin Edward Foote, promoteur de la réforme sanitaire, qui dit : « L'éclectisme est autant une protestation dans le domaine de la médecine que la Réforme de Luther dans le domaine de la religion. Nous sommes protestants contre les vieux dogmes de la médecine, tout comme les disciples de Luther étaient protestants contre les dogmes de l'église papale »³⁷.

Ceci nous amène à une deuxième hypothèse pour rendre compte du fait que Foucault n'a pas pris au sérieux les discours de santé sexuelle, dont nous avons dit qu'ils sont surtout produits dans les milieux protestants : il n'a pas résolument distingué entre le catholicisme et le protestantisme, et il n'a alors considéré que la technique chrétienne de l'aveu, dont il a affirmé qu'elle constitue la technique par laquelle la sexualité a été médicalisée. Pour Foucault, la *scientia sexualis* est une science de l'anormalité qui doit avouer. Or, les discours de la physiologie sexuelle dans la perspective hygiéniste se proposent d'enseigner le fonctionnement normal de la sexualité, par l'apprentissage des lois de la vie, et de prendre appui sur celles-ci pour la direction des conduites.

L'éthique s'entend comme conformation hygiéniste aux lois de la nature, sans qu'il soit nécessaire d'en passer par la prolifération discursive qui consiste à dire vrai sur soi-même, sur son désir, sur ses actes, sous la forme d'une adresse à autrui dans la figure du médecin ou du psychiatre. Ce sont plutôt le pasteur, le médecin, le pédagogue qui délivrent des discours de vérité, dans une démarche d'éducation populaire dont le principal médium, avec le prêche, est le livre grand public. Il ne s'agit pas de faire avouer pour éventuellement soigner, il s'agit d'enseigner et d'éduquer

³⁷ J. S. Haller, *Medical Protestants: the Eclectics in American Medicine, 1825-1939*, Carbondale, Southern Illinois University Press, 2013, p. VII.

pour prévenir. Le lien entre la vérité et le sexe ne s'opère pas par l'entremise de « l'expression obligatoire et exhaustive d'un secret individuel » où coïncident « le sujet qui parle » et « le sujet de l'énoncé »³⁸. Le sujet de cette branche de la *scientia sexualis* est un sujet qui écoute et qui apprend comment coïncider avec les lois qui le régissent afin de conserver la santé.

Il nous semble alors que l'éthique sexuelle de l'hygiénisme protestant ne se comprend pas, pour reprendre les termes de Frédéric Gros dans son avertissement aux *Aveux de la chair*, à travers le prisme « d'une obligation ritualisée de vérité, d'une injonction de verbalisation par le sujet d'un dire-vrai sur lui-même »³⁹. Foucault considère que « l'ensemble des techniques mises au point pour tirer la vérité de soi-même à propos du péché » est le propre du christianisme⁴⁰. Mais celles-ci paraissent surtout relever du catholicisme, plus que du protestantisme.

À l'appui de notre hypothèse, nous pouvons nous reporter à un article que le philosophe Michel Senellart consacre à l'histoire du christianisme chez Foucault. Il y souligne que l'histoire qu'il en esquisse s'est caractérisée par la mise à l'écart de plusieurs problèmes majeurs de l'historiographie du christianisme. Bien que ce ne soit pas le point le plus développé par Senellart, c'est notamment le cas du problème des rapports entre le pouvoir spirituel et le pouvoir temporel. La raison avancée en est méthodologique : l'étude privilégiée du pastorat conduit à exclure l'étude du gouvernement civil, afin de mettre en évidence la spécificité du premier et de ne pas produire une confusion avec le second, alors même qu'ils sont intriqués dans des formes théologico-politiques⁴¹.

Foucault n'a dès lors pas travaillé les conflits au cœur du christianisme sur les rapports entre le spirituel et le temporel, laissant de côté les bouleversements représentés par le protestantisme pour l'histoire de la sexualité. En se concentrant sur le régime de vérité de l'aveu du christianisme qui évoluera vers le catholicisme, il a fait du protestantisme un point

³⁸ M. Foucault, *La Volonté de savoir. Histoire de la sexualité I*, Paris, Gallimard, 1976, p. 30.

³⁹ F. Gros, *Avertissement*, in M. Foucault, *Les Aveux de la chair. Histoire de la sexualité IV*, Paris, Gallimard, 2018, p. III.

⁴⁰ M. Foucault, *Mal faire, dire vrai. Fonction de l'aveu en justice*, Louvain-la-Neuve, Presses universitaires de Louvain, 2012, p. 114.

⁴¹ M. Senellart, *Michel Foucault : une autre histoire du christianisme ?*, « Bulletin du centre d'études médiévales d'Auxerre », Hors-série (2013), n. 7, p. 4.

aveugle de son analyse. La focalisation sur la technique de l'aveu a orienté l'étude des rapports entre le sujet et la vérité sur « la vérité exigée de lui-même en vue de son salut »⁴². Cet angle a favorisé, selon nous, l'histoire de la subjectivité chrétienne selon une morale du salut plutôt que selon la morale du monde d'une éthique protestante, par ailleurs animée d'un optimisme eudémonique aux États-Unis, et dont les discours prennent généralement la forme de prêches prodiguant des conseils.

Enfin, citons Corbin qui, dans *L'harmonie des plaisirs* où il aborde les auteurs de l'hygiène conjugale, décrit les méthodes employées par les médecins français permettant d'obtenir l'aveu de leurs patientes et patients quant à leurs pratiques masturbatoires, l'impuissance, les spermatorrhées, etc.⁴³ L'historien délimite justement son corpus en s'en tenant à l'espace de langue française, « celui, par conséquent, où domine la tradition catholique, c'est-à-dire une manière spécifique de concevoir le péché et d'éprouver la peur et le remords qu'il inspire ». Il écarte alors explicitement « [l]e domaine anglo-américain, protestant »⁴⁴. L'étude des techniques de l'aveu conduit ainsi à se concentrer sur une culture où domine le catholicisme et à laisser de côté celles où domine le protestantisme anglo-américain, qui ne paraissent pas être les plus idoines pour étudier ces techniques.

Cependant, tout comme pour les discours de la sexualité normale, ce n'est pas que Foucault a ignoré les influences du protestantisme dans les discours à propos du sexe. Il en parle par exemple dans *Les anormaux* en citant les ouvrages de Bekker, Tissot et Basedow sur la masturbation⁴⁵. Mais il ne mentionne pas d'auteurs américains, et les ouvrages qu'il cite sont traités dans l'horizon d'une faute à avouer, celle de l'onanisme. Deux autres hypothèses, qui abondent dans le même sens que les précédentes, peuvent être avancées⁴⁶. L'une, philosophique, est celle de l'inscription de

⁴² *Ibid.*, p. 10-11.

⁴³ A. Corbin, *L'Harmonie des plaisirs*, *op. cit.*, p. 120-143. La confession est également étudiée dans ses usages spécifiquement théologiques et catholiques par l'historien (*Ibid.*, p. 385-416).

⁴⁴ M. Senellart, *Michel Foucault : une autre histoire du christianisme ?*, *art. cit.*, p. 11.

⁴⁵ M. Foucault, *Les Anormaux. Cours au Collège de France. 1974-1975*, Paris, Gallimard-Le Seuil-EHESS, coll. « Hautes études », 1999, p. 218-219.

⁴⁶ Nous devons ces deux hypothèses à Philippe Sabot, qui les a formulées lors des discussions sur les précédentes durant la soutenance de notre thèse.

la démarche de Foucault dans la suite de celle du soupçon de Nietzsche⁴⁷, ou du moins dont elle porte l’empreinte, qui oriente sa méthode généalogique vers l’abord des objets qu’il étudie, dont la sexualité, par un angle négatif – celui des perversions pour ce qui nous occupe. L’autre, de contexte mais aussi biographique, est que ce questionnement généalogique pourrait être orienté par une interrogation critique portant notamment, dans les années 1970, sur les politiques de l’identité autour de la question de l’homosexualité, prolongée par l’épidémie du VIH/SIDA identifiée au début des années 1980.

Sanitarisation versus médicalisation

Le sujet dont la vérité se manifeste dans l’aveu est un sujet faillible, qui se caractérise par sa précarité. C’est pourquoi il a à avouer, car toujours déjà en faute. Or, ce n’est pas le sujet de l’hygiénisme protestant américain. Le sujet de la réforme sanitaire américaine a pour point de départ la santé pleine et entière, sans faille, dont la vérité est dans la physiologie. Tout l’enjeu est alors de la conserver, c’est-à-dire de ne pas créer de brèches. Ces distinctions anthropologiques dessinent deux axes différents dans les processus d’appropriation de la sexualité par les champs de la santé et de la médecine : un processus de sanitarisation, et un processus de médicalisation.

Le sociologue américain Peter Conrad a établi une distinction entre les deux : « La médicalisation propose des causes et des interventions biomédicales ; la sanitarisation propose des causes et des interventions liées au mode de vie et au comportement. L’une transforme le moral en médical, l’autre le sanitaire en moral »⁴⁸. Cette valorisation morale de la santé a été qualifiée par plusieurs auteurs de « santéisme » (*healthism*). C’est le cas du sociologue américain Irvin Kenneth Zola, ou encore du politiste

⁴⁷ M. Foucault, « Nietzsche, la généalogie, l’histoire » (1971), in M. Foucault, *Dits et écrits*, Paris, Gallimard, coll. « Bibliothèque des sciences humaines », 1994, II, n° 84, p. 136-156.

⁴⁸ P. Conrad, *Medicalization and Social Control*, « Annual Review of Sociology », vol. 18 (1992), p. 223.

américain Robert Crawford⁴⁹. Tous deux considèrent le santéisme comme un moyen du processus de médicalisation. Crawford désigne en particulier deux mouvements contemporains qui selon lui participent à ce processus, alors même que ceux-ci s'opposent au réductionnisme médical des discours de santé : les mouvements contestant la déshumanisation des soins, qui rejouent et reconfigurent une forme de tension entre les médecines « alternatives » et la médecine « orthodoxe » ; et les mouvements du *self-care* et du *self-help*, qui promeuvent la responsabilité individuelle et une forme de médecine sans docteurs⁵⁰. Selon Crawford, tout en se positionnant contre le réductionnisme médical, ces mouvements aboutiraient, malgré eux, au résultat contraire, le santéisme impliquant, d'après lui, « une médicalisation plus poussée de notre culture et, en particulier, une médicalisation de la façon dont le problème de la santé est compris »⁵¹. Du réductionnisme médical, ils reconduisent en effet l'abord individualiste de la santé et de la maladie.

C'est que la médicalisation s'entend, pour Crawford, comme le fait de réduire des problèmes sociaux à des problèmes médicaux individuels. Il ne s'agit donc pas de la signification épistémologique du procédé de réduction. Or, du point de vue épistémologique, la transformation du moral en médical a été opérée par la pathologisation, tandis que la transformation du sanitaire en moral a pour point de départ et d'horizon le normal. La sanitarisation de la sexualité ne saurait être réduite à sa médicalisation, comme l'opère par exemple Giami⁵², et ce d'autant moins lorsque la santé sexuelle est définie de manière positive, et pas seulement comme l'absence de maladie.

Certes, du point de vue de la catégorie du biopouvoir, la sanitarisation et la médicalisation constituent des formes d'exercice d'un pouvoir sur les

⁴⁹ I. K. Zola, « Healthism and Disabling Medicalization », in I. Illich, I. K. Zola, J. McNight, et al. (dir.), *Disabling Professions*, London, Marion Boyars, 1977, p. 41-67 ; R. Crawford, *Healthism and the Medicalization of Everyday Life*, « International Journal of Health Services », vol. 10 (1980), n. 3, p. 365-388.

⁵⁰ R. Crawford, *Healthism and the Medicalization of Everyday Life*, art. cit., p. 366.

⁵¹ *Ibid.*, p. 369.

⁵² A. Giami, « Les formes contemporaines de la médicalisation de la sexualité », in H. Sanni Yaya (dir.), *Pouvoir médical et santé totalitaire. Conséquences socio-anthropologiques et éthiques*, Montréal, Presses de l'Université Laval, Montréal 2009, p. 225-249 ; A. Giami, *Santé sexuelle : la médicalisation de la sexualité et du bien-être*, « Le Journal des psychologues », n. 250 (2011), p. 56-60.

populations et les individus. Pour autant, toutes ces formes d'exercice du pouvoir sur le vivant ne reposent pas sur les mêmes présupposés épistémologiques, ni sur les mêmes conceptions anthropologiques. Le fait de ne pas avoir fait ces distinctions a conduit les études foucaaldiennes à ne prendre en considération que les discours de médicalisation de la sexualité, et à négliger ceux de sa sanitarisation. Le concept de santé sexuelle a d'abord été invisibilisé par celui de perversion sexuelle, pour finalement être, aujourd'hui, traité sous l'angle de la médicalisation, sans spécificité interne.

Or, tout comme l'historien Georges Vigarello estimait qu'une « histoire de l'entretien du corps n'est pas celle des maladies, ni même celle des thérapies », et qu'elle peut « mobiliser une perspective tout simplement spécifique du maintien de la santé »⁵³, nous considérons que l'histoire de la psychopathologie sexuelle ne constitue pas toute l'histoire de la sexualité, et que celle de la sexualité normale, et en son sein, celle de la santé sexuelle positive, ont leur spécificité et leur originalité, qui ne permettent pas de rabattre sans précaution épistémologique la sanitarisation de la sexualité sur sa médicalisation, quand bien même l'on considère ces deux processus comme des outils du biopouvoir.

Conclusion

Si le prisme de l'OMS et celui de l'anormalité sexuelle sont ici mis en question, ce n'est pas quant à la pertinence d'études spécifiques sur les définitions de la santé sexuelle par l'agence de l'ONU, ni quant à celle de l'étude des discours de la psychopathologie sexuelle. Il s'agit plutôt de délimiter leur place respective dans le champ de l'histoire de la sexualité, en resituant la période institutionnelle de la santé sexuelle dans une histoire plus longue de la sanitarisation de la sexualité, et en étendant le champ de la *scientia sexualis* à cette même sanitarisation, comprise dans son originalité. Il s'agit ainsi d'enrichir l'histoire de la sexualité, en évitant la réduction institutionnelle d'une part, et celle de l'anormalité et de la pathologie d'autre part, qui conduit elle-même à rabattre la sanitarisation sur la médi-

⁵³ G. Vigarello, *Histoire des pratiques de santé. Le sain et le malsain depuis le Moyen Âge*, Paris, Le Seuil, 1999, p. 7-8.

calisation. C'est l'étude de la genèse du concept de santé sexuelle depuis le XIX^e siècle, selon une méthode qui relève de l'épistémologie historique, qui nous a conduit à mettre en évidence les deux prismes que nous avons mentionnés. C'est aussi celle-ci qui nous a amené à nous interroger sur les raisons de l'occultation de cette genèse par l'historiographie foucaldienne de la sexualité. Nous avons proposé des pistes et des hypothèses, dont l'ambition est d'abord d'ouvrir des perspectives et des axes de recherche, qui nous ont paru pouvoir enrichir le champ de l'histoire de la sexualité.

David Simard

Université Paris-Est Créteil

david.simard@paris-est-sup.fr